

« Les nuits blanches du facteur », au cœur d'une Russie oubliée

Lion d'argent lors de la dernière Mostra de Venise, Andreï Konchalovski rend hommage à la Russie des marges dans un film aux images superbes.



Andreï Konchalovski

Les nuits du facteur, le nouveau film du réalisateur russe, Andreï Konchalovski, primé lors de la dernière Mostra de Venise.

Les nuits blanches du facteur

De Andreï Konchalovski

Film russe, 1 h 41

Fils du poète « officiel » Sergueï Mikhalkov – qui rédigea les paroles de l'hymne russe pour Staline –, petit-fils et arrière-petit-fils de peintres renommés (Piotr Konchalovski, mais surtout Vassili Sourikov), Andreï Konchalovski est de ces êtres généalogiquement liés à l'art. Orienté vers le piano par sa mère, poétesse et traductrice, il préféra les joies du cinématographe, qui ont aussi permis à son frère Nikita Mikhalkov de briller, derrière la caméra comme au côté de son ami Vladimir Poutine.

Une prestigieuse lignée

À ce jeu, le cadet Nikita s'est taillé la part belle, obtenant deux Lions d'Or à la Mostra de Venise (en 1991 pour *Urga* et 2007 pour l'ensemble de sa carrière), ainsi qu'un grand Prix du jury (en 1994) et un Oscar du meilleur film étranger (en 1995) pour *Soleil Trompeur*.

Cosmopolite et polyglotte – il parle notamment très bien le français –, ayant un temps fait carrière à Hollywood pour le meilleur (*Runaway Train* en 1985, sur un scénario de Kurosawa) et pour le pire (*Tango and cash* en 1989, avec Sylvester Stallone), Andreï Konchalovski a débuté avec Tarkovski avant de connaître seul la gloire. En 1979, son *Siberiade* recevait un Grand Prix du jury au festival de Cannes, en dépit de la censure soviétique.

Les cinéphiles français le retrouvent après six ans d'absence: une rétrospective lui avait été consacrée à Paris et en région en 2009, accompagnée par la sortie de *Gloss*, satire à l'emporte-pièce d'une Russie ayant sombré dans la vulgarité et l'obsession de l'argent.

Les Nuits blanches du facteur, qui lui a valu l'an dernier un Lion d'argent du meilleur réalisateur à Venise, renoue avec une fibre plus sensible de son cinéma. Un art attentif à la Russie rurale, dont parlaient notamment *Le Bonheur d'Assia* (1967) et *Riaba ma poule* (1994).

Ce beau film contemplatif, tourné loin de la Russie des villes, glisse sur l'œil du spectateur au rythme hypnotique d'un bateau à moteur, sur les eaux calmes d'un immense lac. Ce bateau est celui d'un facteur esseulé, dernier chaînon reliant au monde de minuscules villages presque désertés.

On ne s'écrit presque plus, les boîtes aux lettres sont vides, mais le facteur livre aussi, en ces zones très reculées, de l'essence, des médicaments, de la nourriture et toutes sortes de marchandises indispensables. La disparition subite de son moteur risque d'entraîner l'effondrement du petit monde sur lequel il veille.

Images sublimes, personnages vrais

Diffusé à la télévision russe, *Les Nuits blanches du facteur* a connu un succès certain. Le film, pourtant réalisé avec de modestes moyens, insufflé à chaque plan la grandeur des paysages de l'est, captée sur les rives du lac Kenozero, dans la région d'Arkhangelsk.

Son authenticité n'est pas feinte: le facteur, Aleksey Tryapitsyin, existe réellement et joue son propre rôle, comme tous les « personnages » croisés au cours de cette « histoire » au scénario très tenu.

« *La Russie n'est ni pauvre, ni arriérée*, confiait Andreï Konchalovski au journal Ogoniok, en septembre 2014. *C'est un pays médiéval. Encore aujourd'hui. Et c'est tant mieux. Ses traditions, ses conceptions du monde, une voie de développement particulière, c'est cela sa richesse. Nous sommes un peu sauvages, un peu tumultueux, un peu dingues même. Et alors? »*

Celui qui, lors d'interviews accordées le mois dernier à Paris, n'hésitait pas à fustiger « l'arrogance des Occidentaux » et leurs velléités universalistes en matière de droits humains, à justifier l'intervention en Ukraine et dénoncer la propagande américaine, a toujours su se rendre insaisissable.

Dans les années 1980, la presse française s'interrogeait déjà pour savoir s'il était un « dissident discret » ou un « apparatchik déguisé »! Aujourd'hui, on pencherait plutôt pour la deuxième option. Ce qui n'enlève rien aux qualités de sa dernière œuvre.

Arnaud Schwartz

<http://www.la-croix.com/Culture/Cinema/Les-nuits-blanches-du-facteur-au-caeur-d-une-Russie-oubliee-2015-07-15-1334654>